

VERSIFICATION FRANÇAISE

Texte original tel que je l'ai rédigé pour Wikipedia en juillet 2011, avant les corrections qu'on a cru bon d'y faire.

Le décompte des syllabes

L'unité de mesure du vers français est la syllabe.

Appliquer le terme pied à la syllabe, comme on l'a fait, comme on le fait souvent encore dans notre tradition pédagogique, lexicographique et critique, ce n'est pas seulement mêler les techniques et confondre les notions. C'est méconnaître le caractère accentuel et rythmique du vers français. C'est plus qu'une inadvertance terminologique, c'est une erreur de conception. C'est confondre la structure combinée des mesures rythmiques et la somme pure des syllabes, la fin et les moyens¹.

Le mètre est le nombre de syllabes comptées dans un vers, ce qui détermine le type du vers.

Comme il faut et il suffit d'une voyelle pour composer une syllabe, nous pouvons dire que notre versification est vocalique.

Le plus simple est de commencer par des vers alexandrins monosyllabiques, où l'on voit clairement apparaître les douze voyelles qui les composent :

* Je sais ce que je suis et ce que je me dois.
Corneille, *Don Sanche d'Aragon*.

* Je sais bien que je fais ce que je ne dois fair(e)
Ronsard, *Les amours de Marie, LIV*.

Comme la voyelle "e" abonde en ces deux exemples, il importe de signaler qu'en fin de vers cette voyelle (-e, -es, -ent) ne compte pas. Elle est dite muette, comme dans le second alexandrin, et la rime est appelée féminine, tandis que dans le premier alexandrin, la rime est appelée masculine. À vrai dire, phonétiquement parlant, et c'est souvent le cas, la rime masculine est, comme ici, vocalique, et la féminine consonantique. Mais il arrive, cela est plus rare, que ce soit le contraire.

* Je vois trop que vos coeurs n'ont point pour moi de fard..
Corneille, *Cinna*.

* Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tu(e).
Corneille, *Don Sanche d'Aragon*

C'est là en vérité ce qui crée la diversité orale des rimes.

À l'intérieur du vers, cette voyelle ne se prononce pas en fin d'un mot si le mot qui suit commence par une voyelle. Le "e" est éliidé. En revanche, elle se prononce si le mot qui suit commence par une consonne. Le "e" est compté dans la mesure du vers.

* J'ai rêvé dans la grott(e) où na-ge la sirèn(e).
Nerval, *El desdichado*.

Cet alexandrin contient trois mots de deux syllabes dont la dernière contient cette voyelle qui ne se prononce pas toujours.

- e élide devant une voyelle - grott(e) où
- e prononcé devant une consonne - na-ge la
- e élide en fin de vers - sirèn(e)

Pour être tout à fait complet à propos de cette syllabe singulière, il est des cas où celle-ci se place à la jonction de deux syntagmes, juste avant une césure vocale, ce qui a pour effet d'allonger la syllabe qui précède et de servir à contretemps d'élan de propulsion du syntagme suivant.

* Mada_me | voulez-vous que je vous parle net?
Molière, *Le misanthrope*

On a proposé d'appeler "voyelle blanche" cette "muette qui se prononce", et qui est tantôt linéaire, tantôt à contretemps.²

En voici deux exemples sur la finale de mot "gloire".

* La-gloi-re-d'o-bé-ir | est tout ce qu'on nous laisse.
Racine, *Andromaque*.

* Mon sort est accompli; | vo-tre-gloi_re | s'apprête.
Racine, *Bérénice*.

Dans les vers classiques, le "e" s'élide dans les finales de verbes à la troisième personne du pluriel.

* Nos ennemis communs devrai(ent) nous réunir.
Racine, *Andromaque*.

Le "e" est parfois élide entre une voyelle et une consonne à l'intérieur d'un mot.

* Je ne t'envi(e)rai pas ce beau ti-tre d'honneur.
Corneille, *Le Cid*.

Cependant il en allait différemment au Moyen Âge et au XVI^e siècle.

* La vi-e que j'avais m'est de douleur ravi(e).
Garnier, *Hippolyte*.

En revanche le "e" s'élidait souvent à l'hémistiche de l'alexandrin. C'est ce qu'on appelle une "césure épique".

* Les pier-res préci-eus(es) va-lent mieus d'un chastel.
Le Roman d'Alexandre I.

Dans ce dernier exemple le tréma sur l'i de "précieuses" indique une diérèse.

Diérèse Synérèse

Certaines syllabes uniques en prose sont dédoublées dans l'élocution versifiée, ce qui a pour effet de transformer une consonne en voyelle qui se juxtapose à la voyelle habituelle du mot. C'est ce qu'on nomme la diérèse : *passi-on, ru-ine, rou-et*.

* La nati-on chérie a vi-olé sa foi.
Racine, Esther

À l'inverse, deux syllabes en prose peuvent être contractées en une seule dans l'élocution versifiée, ce qui a pour effet de transformer une voyelle en consonne qui s'intègre à la voyelle majeure du mot. C'est ce qu'on nomme la synérèse : *hier*.

* Hier, j'étais chez des gens de vertu singulière
Molière, Le misanthrope

On trouve avant Corneille certains mots de trois syllabes dont les deux dernières sont en synérèse : *meur-trier, san-glier, bou-clier, peu-plier*³

L'hiatus

La langue française a retenu la douceur de la prononciation grecque, en faisant sonner les deux voyelles qui se rencontrent. Ainsi elle dit :

*On louera_éternellement la bonté_ineffable de Dieu, et la charité_ardente et_infatigable des premiers chrétiens qui a_été_admirée de leurs ennemis mêmes.*⁴

D'où la grâce de l'hiatus, injustement condamné par Boileau.

Il semble que, loin d'éviter les hiatus dans le corps d'un mot, les poètes français aient cherché à les multiplier, quand ils ont séparé en deux syllabes quantité de voyelles qui font diphtongue dans la conversation. De *tuer*, ils ont fait *tu-er*, et ont allongé de même la prononciation de *ru-ine, vi-olence, pi-eux, étudi-er, passi-on, di-adème, jou-er, avou-er*, etc. On ne juge cependant pas que cela rende les vers moins coulants; on n'y fait aucune attention; et l'on ne s'aperçoit pas non plus que l'élision de l'e féminin n'empêche point la rencontre de deux voyelles, comme quand on dit *année-entière, plaie-effroyable, joie-extrême, vue-agréable, vue-égarée, bleue-et blanche, boue-épaisse*.⁵

Paul Valéry parle de *la règle incompréhensible de l'hiatus*.⁶

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le français peut enchaîner jusqu'à cinq voyelles, comme dans cet exemple extrême "Il y a eu un heurt entre eux", qui est pour un étranger difficilement prononçable. En revanche, un mot de trois syllabes chargé de treize consonnes – dont neuf, il est vrai, sont sonores - comme "Schröpferschwarm" semble impossible à prononcer pour un français. Ce qui confirme encore une fois la prédilection du français pour les voyelles.⁷

Le rythme

Si, en français, la structure du vers se fonde sur un nombre déterminé de syllabes, le rythme en est donné par la syntaxe. Dans la diction d'un énoncé versifié, il s'agit de trouver l'équilibre entre le rythme et le nombre.

Les coupes

Fondé sur le jeu des accents, le rythme repose sur des coupes secondaires ou principales qui suivent les accents toniques placés sur la dernière syllabe accentuée d'un mot ou d'un groupe de mots formant une unité grammaticale, et donc un groupe rythmique. On repère en particulier les rythmes binaires constitués par deux mesures de six syllabes qu'on appelle hémistiches. L'alexandrin classique obéit à ce schéma :

* Qui n'a pu l'obtenir | ne le méritait pas.
Corneille, Le Cid

L'alexandrin peut comporter des coupes secondaires, créant parfois des tétramètres constitués par quatre mesures de trois syllabes.

* C'est Vénus | tout entière | à sa proie | attachée.
Racine, Phèdre

On rencontre aussi des rythmes ternaires comportant trois mesures de quatre syllabes, avec effacement de l'hémistiche, trimètre caractéristique de l'alexandrin romantique.

* J'ai vu le jour | j'ai vu la foi | j'ai vu l'honneur.
Hugo, Le petit roi de Galice

Trois syntagmes sont parfois disposés selon un ordre croissant ou décroissant :

* Seigneur | de ce départ | quel est donc le mystère?
Racine, Bérénice.

* La rue assourdissante | autour de moi | hurlait.
Baudelaire, À une passante.

En français, donc, l'accent n'est pas métrique, il est linguistique⁸. Si bien que la césure apparaît partout où elle coupe la phrase :

* Tiens, | le voilà! | Marchons. | Il est à nous. | Viens. | Frappe.

* Hélas! | Quel est le prix des vertus? | La souffrance.⁹

Comme on le voit, le second syntagme de cet alexandrin ne peut être césuré vocalement. Pas plus que dans celui-ci :

* Courez au temple. | Il faut immoler... | - Qui? | - Pyrrhus.
Racine, Andromaque.

Quand le syntagme a le même nombre de syllabes que l'alexandrin, celui-ci est appelé linéaire, et doit être phrasé d'un trait :

* Volage adorateur de mille objets divers
Racine, Phèdre.

* Aboli bibelot d'inanité sonore
Mallarmé, Sonnet en X.

* Et la tigresse épouvantable d'Hyrkanie
Verlaine, Dans la grotte.

* Fileur éternel des immobilités bleues
Rimbaud, Le bateau ivre.

Dans ces deux derniers exemples, l'hémistiche classique est effacé

On voit même apparaître une voyelle blanche à la sixième ou à la septième place de ces deux alexandrins non classiques :

* Il agonise **entre** le mensonge et la fable
Cocteau, Le casque de Lohengrin.

* Par une bonne **lune** de brouillard et d'ambre,
La Tour du Pin, Enfants de septembre.

Au bout du compte, ce sont les poètes qui ont le dernier mot.

"Les fidèles à l'alexandrin, notre hexamètre, desserrent intérieurement ce mécanisme rigide et puéril de sa mesure ; l'oreille, affranchie d'un compteur factice, connaît une jouissance à discerner, seule, toutes les combinaisons possibles, entre eux, de douze timbres."

Mallarmé, Crise de vers.

La diction du vers

La diction est l'ensemble des règles qui régissent le langage parlé.

La ponctuation orale n'est pas toujours en relation directe avec la ponctuation écrite.

La ponctuation en vers est soumise au sens, et ne doit jamais être placée après la coupe ou à la fin du vers si elle n'est pas justifiée.¹⁰

Le vers français ayant un nombre fixe de syllabes, celles-ci doivent être toutes perceptibles dans l'élocution. Comme la voyelle est le centre de la syllabe, toutes les voyelles constitutives du vers ont le même droit à l'existence dans le phrasé versifié.

Il y a une indépendance du mouvement rythmique et de la courbe mélodique de l'inflexion.¹¹

Une phrase, souvent citée à titre d'exemple, nous servira de point et de départ :

* Alexandre vainquit Darius.¹²

La première des césures qu'il importe de pratiquer, c'est celle qui sépare le sujet du verbe.¹³
C'est le suspens d'écoute majeur d'une phrase.

* Nabuchodonosor | conquiert Jérusalem.

Les constituants immédiats de la phrase sont le syntagme nominal (sujet) et le syntagme verbal, lui-même constitué d'un verbe et d'un autre syntagme nominal (objet).¹⁴

* Qui veut voyager loin | ménage sa monture
Racine, *Les plaideurs*.

* Mes seuls gémissements | font retentir les bois.
Racine, *Phèdre*.

* Ce monsieur Loyal | porte un air bien déloyal.
Molière, *Tartuffe*.

* Que tous ceux qui veulent mourir | lèvent le doigt.
Rostand, *Cyrano de Bergerac*.

* L'espoir | changea de camp ; | le combat | changea d'âme.
Hugo, *L'expiation*.

* L'enfant | a froid ; | le père | a faim ; | l'aïeul | est las.
Hugo, *Magnitudo parvi*.

Du Marsais propose ensuite une première transformation de sa phrase :

* Alexandre, fils de Philippe et roi de Macédoine, vainquit avec peu de troupe, Darius, roi de Perse, qui était à la tête d'une armée nombreuse.

Ces sont des éléments annexes qu'il ajoute aux trois principaux termes de la phrase. Il s'agit essentiellement

- des syntagmes adjectivaux (proposition relative, syntagme prépositionnel, apposition) qui amplifient les syntagmes nominaux,

- et des syntagmes adverbiaux (proposition circonstancielle, adverbe) qui amplifient le verbe.

Ces éléments adjoints sont tantôt liés, tantôt césurés selon la présence ou l'absence de mots-ligatures (préposition, pronom relatif)

* La valeur | n'attend point le nombre des années.

* L'ardeur de vain_cre | cède à la peur de mourir.
Corneille, *Le Cid*.

- * Vous offensez les dieux | auteurs de votre vie ; |
- * Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie.
Racine, *Phèdre*.

- * La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse...
Baudelaire

Du Marsais signale aussi qu'un sujet peut être multiple, ce qui implique un autre type de transformation :

- * La foi, l'espérance et la charité sont trois vertus théologiques.

Dans une pluralisation de termes, les césures sont obligatoires :

- * Ses gar_des | son palais | son lit | m'étaient soumis.
Racine, *Britannicus*.
- * L'attela_ge | suait | soufflait | était rendu
La Fontaine, *Le coche et la mouche*.
- * Elle trahit mes soins | mes bontés | ma tendresse.
Molière, *L'école des femmes*.

L'ellipse est un autre type de transformation qui consiste à sous-entendre un élément du syntagme. Celle-ci doit être nettement marquée par une césure :

- * Lui céder | c'est ta gloire, | et le vain_cre | ta honte.
Corneille, *Cinna*.
- * L'un | me rend malheureux, | l'autre | indigne du jour.
Corneille, *Le Cid*.
- * Je l'adorais | vivant, | et je le pleu_re | mort.
Corneille, *Horace*.
- * Je l'adorais (quand il était) vivant, | et je le pleure (maintenant qu'il est) mort.

Dans l'exemple suivant, c'est *il s'y prit* qui est deux fois sous-entendu.

- * D'abord | il s'y prit mal, | puis | un peu mieux | puis | bien.
La Fontaine, *Fables XII, 9*

Enfin la fragmentation d'un syntagme avec déplacement, qu'on appelle généralement inversion, ou métoposition ¹⁵ doit toujours être signalée par une ou deux césures.

Il s'agit souvent d'un syntagme prépositionnel en position initiale ou médiane :

- * De vous faire aucun mal | je n'eus jamais dessein.
Molière, *Tartuffe*.

* À de moindre faveur | des malheureux | prétendent.
Racine, *Andromaque*.

* Maître corbeau | sur un ar_bre | perché.
La Fontaine, *Le corbeau et le renard*.

C'est le corbeau qui est perché, et non l'arbre !

* Source déci-euse | en misè_res | féconde.
Corneille, *Polyeucte*.

Ce ne sont pas les misères qui sont fécondes, mais la source.

C'est l'inversion, qui, dans l'écriture versifiée, est la figure la plus fréquente. On va même jusqu'à déclarer que c'est par elle que le vers diffère de la prose¹⁶. L'inversion crée une grande diversité rythmique dont la diction doit tenir compte :

* Par mes ambassadeurs | mon cœur | vous fut promis.

* Ce fils | que | de sa flamme | il me laissa pour gage!
Racine, *Andromaque*.

* Est-il rien | que | sur moi | cette gloi_re | n'obtienne?
Corneille, *Polyeucte*.

Comme on le voit "les espaces exigés par l'esprit, par les objets, par la respiration, par l'oreille, sont absolument les mêmes dans la prose et dans la poésie."¹⁷ Mais, en vers, la diction se doit de prononcer toutes les syllabes qui en composent la structure métrique.¹⁸

Notes et références

1. Jean Mazaleyrat, *Éléments de métrique française*, Armand Colin, 1974, p.35.
2. Michel Bernardy, *Le jeu verbal, Oralité de la langue française*, Préface de Valère Novarina, L'Âge d'Homme, 2011, p.101.
3. Gilles Ménage, *Observations sur les poésies de Malherbe*, 1666.
4. François Charpentier, *De l'excellence de la langue française*, 1683.
5. Alexandre-Xavier Harduin, *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe, 1757*, in *Encyclopédie - Hiatus*.
6. Paul Valéry, *Au sujet d'Adonis*, 1920.
7. Ernest Legouvé, *La lecture en action*, X, 1881.
8. Henri Meschonnic, *Critique du rythme*, Verdier, 1982, pp. 229-230.
9. Voltaire, *Encyclopédie - Hémistiche*.
10. Georges Le Roy, *Grammaire de diction française*, Paul Delaplane, 1912, p.123.
11. Michel Buttet, *La diction pourquoi faire?*, octobre 1983, p.58, Bibliothèque Gaston Baty
12. Du Marsais, *Encyclopédie - Construction*.
13. Ernest Legouvé, *L'art de la lecture*, IX *La ponctuation*, 1878.
14. *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1973, p.118.
15. Mitsou Ronat, *Cahiers de poétique comparée, Volume II, fascicule 2*, 1975, p.47.
16. Du Cerceau, *Réflexions sur la poésie française*, chapitre premier, 1742; Rousseau, *Émile*, II, 1762.
17. Charles Batteux, *De la construction oratoire. De l'usage des nombres*, 1763.
18. Louis Dubroca, *L'art de lire à haute voix, Quatorzième leçon*, 1802.